

Cahiers
Jean Cocteau

II

JEAN COCTEAU
ET ANNA DE NOAILLES
CORRESPONDANCE

1911 - 1931

nrf

Gallimard



Anna de Noailles, dessin de Jean Cocteau
pour *Portraits-Souvenir*, 1935.
© S.P.A.D.E.M. 1989.

INTRODUCTION

On connaît la fidélité de Jean Cocteau (1889-1963) au souvenir d'Anna de Noailles (1876-1933). Au long de sa vie, il a rendu de multiples témoignages à cette personnalité et à cette œuvre que menaçait l'oubli.

Du vivant de la comtesse de Noailles, l'album *Dessins* (Stock, 1924) s'ouvrait sur quatre esquisses de sa tête, simple contour, ou visage aux yeux clos, évadé dans le sommeil. Avidé de gloire et d'immortalité, elle lui semblait déjà « faite pour être morte ». Morte, elle lui inspira deux brefs hommages¹. Elle avait voulu être embaumée par son ami Élie Faure : Cocteau n'osa la voir (Colette aussi préféra garder l'image de la vivante). Installé depuis 1931 rue Vignon, il esquiva les funérailles officielles à la Madeleine, si proche, et *La Fin du Potomak* (1939) raconte sa vision de ce 5 mai 1933 :

J'assistai, rue V..., de ma chambre, à plat ventre, à la cérémonie mortuaire de la comtesse de Noailles. (J'y assistai par les ondes.) J'ai tant vu cette Anna, sur son lit couchée assise, que je la voyais sur le mien. Elle dressait son buste volubile. C'étaient sa camisole jaune, ses nœuds, ses dentelles, ses petites mains de lézard maniant un collier de turquoise, sa boucle noire qu'elle appelait : colonne Vendôme, son cou d'oiseau. Du bec, à droite, à gauche, ses profils

1. Reproduits ici en Annexe III.

frappaient des médailles. À chaque éloge funèbre, elle éclatait d'un rire chevalin¹.

Ce texte donne le ton, impertinent et tendre, de tous les autres (pas de coup d'encensoir!) : variation modulée à travers *Portraits-Souvenir* (1935, avec quatre nouveaux dessins d'elle), *Reines de la France* (1948 et 1952), le discours de réception à l'Académie royale de Belgique, où Cocteau succédait à Colette et, par elle, à Anna de Noailles (1955), enfin le livre qui fut son ultime souci², *La Comtesse de Noailles, oui et non* (1963). Livre un peu trop composite (des pages sur Barrès, sur Gide y sont rattachées), mais où s'ajoutent au « Portrait-Souvenir » les témoignages si vivants de Colette, d'Emmanuel Berl, onze photographies, trois fac-similés de manuscrits à l'écriture bouclée, six dessins de Cocteau et surtout ses pages préférées dans l'œuvre d'Anna de Noailles : la prose sur « Thaïs », de larges extraits du *Visage émerveillé* et treize poèmes : « les quelques cris qu'elle tira de ses entrailles demeurent uniques, rendent le son d'un or que charriaient ses veines », conclut Cocteau.

*

Dans le riche n° 3 des *Cahiers Jean Cocteau* (avril 1972), consacré en partie à cette amitié de poètes, M. Pierre Chanel révélait la première évocation de la comtesse de Noailles par Cocteau, beau texte de 1913 resté à l'état d'épreuves³. Familier des archives de Milly, M. Chanel y avait joint l'ébauche d'un poème adressé par Cocteau à Anna en 1925 et quatre lettres inédites de chaque correspondant, choisies, avec leur autorisation, parmi celles que possédaient le comte Anne-Jules de Noailles et M. Édouard Dermit.

1. *Œuvres complètes*, Lausanne, Marguerat, II, 1947, p. 185.

2. Voir en Annexe IV des extraits de sa correspondance avec A.-J. de Noailles (1962-1963).

3. Voir ici lettres 32 et 38.

La présente édition rassemble quatre-vingt-deux lettres de 1911 à 1931 : quarante-six de Cocteau (trente-quatre pour la seule période 1911-1914, donc d'un Cocteau moins connu, que révéleront surtout les lettres à sa mère) et trente-six d'Anna de Noailles. Beaucoup d'autres ont dû être perdues ou dérobées¹. Des lacunes sont évidentes : entre septembre 1919 et juin 1922, et, pour Cocteau, entre 1914 et 1916. Je connaissais depuis 1967 les lettres de Cocteau, grâce à l'amitié du comte Anne-Jules de Noailles². Mais à sa mort en 1979, l'énorme correspondance reçue par sa mère fut léguée à la Bibliothèque de l'Institut ; on y conserve seulement trente-neuf lettres de Cocteau car, lors des inventaires ou transferts, trois furent égarées (n^{os} 43, 44 et 70, dont j'avais pris copie) et quatre restèrent dans les archives familiales (n^{os} 4, 5, 72 et 78, publiées par M. Chanel). Quant aux trente-six lettres d'Anna de Noailles, deux (n^{os} 45^{bis} et 48^{bis}) appartiennent à M. Gérard Langlet, à qui j'adresse ma très vive gratitude ; vingt-deux se trouvent dans le fonds Cocteau de l'université du Texas à Austin³ ; douze dans les archives de Milly⁴. Mon collègue et ami M. Pierre Caizergues, professeur à l'université de Montpellier III et éditeur de Cocteau, me les a signalées et j'en ai eu grâce à lui les photocopies : je l'en remercie très chaleureusement, ainsi que de ses avis compétents.

J'exprime ma profonde reconnaissance à la princesse Eugénie de Brancovan et à M. Édouard Dermit qui ont autorisé cette publication ; à M^{me} Dumas, conservateur en chef de la Bibliothèque de l'Institut (où se trouve aussi le *Journal* inédit

1. Voir *Lettre-Plainte* de Cocteau à l'éditeur Roland Saucier (1926), reproduite par F. Steegmuller, *Cocteau*, Buchet-Chastel, 1973, p. 377, où il se plaint aussi du vol d'« un cahier que m'avait donné M^{me} de Noailles, et qui contenait le brouillon des principaux poèmes des *Éblouissements* ».

2. J'en ai publié de larges extraits dans *Anna de Noailles*, Méridiens-Klincksieck, 1986, 456 pp. + 8 pp. ill. h.-t.

3. L'une d'elles est en fait une dédicace du vol. des *Forces éternelles*, 1920.

4. Dont une (lettre 77) adressée à M^{me} Cocteau.

de Jacques-Émile Blanche, cité ici) et à M. Mévil-Blanche, à M. Carlton Lake, directeur du H.R.C. (Humanities Research Center « Harry Ransom ») de l'université du Texas et à sa collaboratrice Mrs. Cathy Henderson, pour leur extrême obligeance et les autorisations qu'ils m'ont accordées.

*

À leur première rencontre en 1911, la comtesse de Noailles, à trente-quatre ans, était célèbre, Cocteau, à vingt et un ans, presque inconnu. Aujourd'hui, c'est elle qui a besoin d'être présentée aux lecteurs.

Petite-fille d'un souverain valaque, mais née et élevée à Paris et à Amphion, au bord du Léman, orpheline dès dix ans de son père le prince Grégoire de Brancovan, Anna choisit très tôt la poésie, laissant à sa mère grecque, Rachel Musurus, le privilège de la musique. Mariée en 1897 au comte Mathieu de Noailles, cette jeune femme frêle et fascinante, avec son visage dressé, ses « cheveux bleus comme des prunes » et ses immenses yeux verts, frondait volontiers les milieux aristocratiques, entraînant son époux dans le combat dreyfusard. Elle dut attendre la naissance de son fils unique, Anne-Jules, le 18 septembre 1900, pour publier son premier recueil, *Le Cœur innombrable* (Calmann-Lévy, 1901). Aussitôt, ces poèmes-miroirs au naturisme spontané et savoureux, dont certains dataient de ses dix-huit ans, provoquèrent « chez toute la jeunesse une sorte de délire ¹ ». Cette Sibylle menue, mais indomptable, prit hardiment la tête de « l'invasion des femmes » en littérature.

Son second recueil, *L'Ombre des jours* (1902), criait son culte passionné de la jeunesse et son refus de la mort. Ses romans, *La Nouvelle Espérance* (1903), *Le Visage émerveillé* (1904), *La Domination* (1905), complétaient l'autoportrait en disant sa perpétuelle insatisfaction, et la rencontre d'un amour (Barrès,

1. Henry Bordeaux, *RDM*, 1^{er} novembre 1952, p. 32.

en 1903) qu'elle tentait de sublimer. Cette passion exacerbait son dionysisme nietzschéen, poésie « panique » de l'espace et du mouvement, fête des sens et orgie d'images, tout en instillant un nihilisme barrésien dans les vers et proses qui chantaient la Grèce, la Perse – patries imaginaires – ou Constantinople, exil doré d'un été d'enfance.

Les jeunes en guettaient les publications dans *La Renaissance latine* (1902-1905), dirigée par son frère Constantin de Brancovan, dans *La Revue des Deux Mondes*, la *Revue de Paris*, *Le Figaro*. En 1904-1906, Anna de Noailles patronnait une revue de jeunes, *Les Essais*¹, lancée par Jean-Louis Vaudoyer et Pierre Hepp, dont le n° 1 (avril 1904) s'ouvrait sur sa « Voix de l'Ombre » :

*Mes livres, je les fis pour vous, ô jeunes hommes,
Et j'ai laissé dedans,
Comme font les enfants qui mordent dans des pommes,
La marque de mes dents...*

Et dans la *RDM* du 15 juillet 1905, elle en appelait à ses jeunes lecteurs :

*Adolescents des soirs, que j'aime votre émoi!
Sur mes feuillets ouverts laissez couler vos larmes,
Ô vous dont c'est la force et l'ineffable charme
D'avoir quelques printemps déjà de moins que moi*²...

Quand parurent enfin *Les Éblouissements* (1907), salués par Proust dans *Le Figaro*, le jeune Cocteau sut bientôt par cœur sa première édition, « saccagée par trop d'amour ». Lancé par l'acteur de Max et par Catulle Mendès, le poète de *La Lampe d'Aladin* (1909) pouvait se faire présenter par Lucien Daudet, son aîné de onze ans (la veuve d'Alphonse Daudet, la poétesse

1. Voir mon art. à ce sujet dans *Travaux de linguistique et de littérature*, XXIV, 2, Strasbourg, 1986, pp. 109-123.

2. « Offrande » et « Les Adolescents », *Les Éblouissements*, Calmann-Lévy, 1907, pp. 315, 377.

Julia Allard, était amie de M^{me} Cocteau). Lucien, intime des Noailles dès 1900, avait fourni quelques traits à l'un des personnages de *La Nouvelle Espérance*; en 1906, juste avant son « portrait de Cocteau à dix-sept ans », il avait fait préfacier le catalogue de sa première exposition chez Bernheim par Anna de Noailles.

Mais en 1907 commençait pour elle une période difficile. Après les livres qu'elle avait en partie inspirés à Barrès (*Les Amitiés françaises*, 1903; *Au Service de l'Allemagne*, 1904) et celui qu'il lui avait dédié (*Le Voyage de Sparte*, 1906), elle avait voulu lui consacrer *Les Éblouissements* par un poème liminaire, « L'Amitié »¹. Ce fut l'occasion d'une double crise conjugale, qui décida Barrès, en 1908, à une séparation, devenue rupture lors du suicide à Épinal, le 21 août 1909, de Charles Demange, neveu de Barrès et amoureux déçu d'Anna de Noailles. La réconciliation, connue seulement des intimes, n'interviendra qu'à la fin de 1916, et leur liaison, désormais sans réserve, mais traversée d'orages (dont témoigne *Un Jardin sur l'Oronte*, 1921), s'achèvera par la mort subite de Barrès le 4 décembre 1923, deuil discret et profond qui marque les dernières œuvres d'Anna de Noailles.

*

D'avril 1908 à octobre 1909, elle fuit Paris, sauf de rares apparitions, par exemple aux premiers Ballets russes de mai 1909. Loin des salons où Cocteau l'aurait rencontrée (chez la duchesse de Rohan et sa fille Marie Murat, la baronne de Pierrebourg, M^{me} Muhlfeld, M^{me} Daudet), elle mène une vie nomade, qui aboutira en 1911-1912 à une séparation amiable d'avec son mari. Après Rome, Naples et la Sicile, elle fait, à partir de juin 1908, de longs séjours en Alsace. Elle y reçoit à trois reprises le jeune poète Henri Franck (1888-

1. Le poème ne parut que dans *Les Vivants et les Morts*, Fayard, 1913, p. 16, sans dédicace.

1912), cousin et disciple de Bergson, parfois escorté d'Henri Gans (1884-1923), un ancien des *Essais*, agrégé de philosophie et futur banquier, devenu, grâce à Anna, l'ami de Proust en 1912.

Franck, l'enfant prodige de la rue d'Ulm, entretient la popularité d'Anna auprès des normaliens (dont elle rencontre le directeur, l'historien Lavisser, chez son amie M^{me} Bulbeau, la « Foemina » du *Figaro*). Avec sa mèche plaquée à la Barrès (dont il est l'admirateur, non le disciple), ses yeux bleus, son « beau regard visionnaire », écrira Anna en 1912, ce jeune idéaliste, avide de culture et d'engagement fraternel, est bien représentatif d'une jeunesse étudiante curieuse de Gide, mais surtout secouée par Péguy et Claudel, et en quête d'une mystique. De 1909 à 1912, Anna de Noailles partage l'amour pur et la foi sans dogmes de cet arrière-petit-fils d'un rabbin de Strasbourg.

Ses amis, qui l'appellent Éliacin, David, Ariel, aiment « sa parole martelée, son rire, ses indignations, ses brusques élans, toute cette âme de fièvre, de tendresse et de candeur ¹ ». En octobre 1909, il leur écrit :

J'aime [...] le clair berger aux yeux verts, le jeune roi David qui lançait sa pierre au front de Goliath, comme nous lançons notre désir à la tête du monde. J'aime l'héroïsme, la folie, les gestes éclatants, la danse, la beauté [...], la guerre, l'audace, la vie pressée, le rire (ce triomphe) [...]. « J'aime les vaniteux, dit Nietzsche, car ils jouent bien le jeu de la vie. » J'aime les gens qui brûlent et se brûlent, la prodigalité du cœur et de l'esprit, ce qui jaillit et n'aboutit pas, toute la dépense irréfléchie d'eux-mêmes que font les gens vraiment vivants ².

C'est l'image d'Anna de Noailles qui se profile ici. Avec Nietzsche, elle a transmis à Franck, déjà admirateur d'Isadora Duncan et des Ballets russes, l'image de la *danse*, toute-

1. Emmanuel Leroux, dans *Discours prononcés sur la tombe d'H. Franck*, (tirage limité), p. 15.

2. H. Franck, *Lettres à quelques amis*, Grasset, 1926, pp. 167-168.

puissante dans sa poésie : le grand poème qu'il intitulait *L'Enthousiasme*, nom d'un vaisseau symbolique, devient *La Danse devant l'Arche*. Rivalité inconsciente avec Henri Franck, qu'il ne rencontra peut-être pas chez Anna, mais dont il l'entendit souvent parler, la danse (l'enfant Septentrion, venu des *Éblouissements*) et David comptèrent beaucoup pour Cocteau en 1911-1914. De même, ses *Visites à Barrès* (1921) s'autoriseront peut-être de l'impertinent pastiche de Franck, *M. Barrès en Auvergne* (1908), pour mettre à l'épreuve la magnanimité de l'auteur de *Huit Jours chez M. Renan*.

En Alsace, Franck a présenté à M^{me} de Noailles Gaston Gallimard, puis Jean Schlumberger (devenu son ami fidèle), et, ainsi rapprochée de Gide qu'elle n'avait pas revu depuis 1908, elle collabore à la jeune NRF, comme Franck, dès janvier 1910. Entre elle et Gide s'est opérée une séduction réciproque lors de leurs entrevues à l'hôtel Princess. En effet, quittant son célèbre salon blanc du 109 avenue Henri-Martin, trop lié au souvenir de Barrès, elle s'est réfugiée dans une « mansarde » de cet hôtel de l'Étoile, où elle a pris l'habitude de recevoir dans sa ruelle. Parmi les jeunes visiteurs intimidés, Maurice Rostand (1891-1968), associé à Cocteau pour la revue poétique *Schéhérazade*, et François Mauriac (1885-1970), leur compagnon d'alors. Si Anna de Noailles apprécie *Les Mains jointes*, auréolées d'un article de Barrès, elle goûte moins les recueils faciles de Maurice Rostand et de Cocteau, comme en témoigne sa correspondance quotidienne avec Franck.

*

Introduit par Lucien Daudet et Reynaldo Hahn chez Madeleine Lemaire (le peintre des roses), Cocteau y a entendu M^{me} Simone dire admirablement les vers de *L'Ombre des jours* et des *Éblouissements*. Chez la spirituelle M^{me} Straus (Geneviève Halévy, veuve de Bizet, avec qui Anna a resserré, en 1910, une amitié remontant à son enfance), il s'est lié avec Marcel Proust, confident et admirateur d'Anna, qu'il a connue ado-

lescente en 1893. En juillet 1910, Cocteau envoie à la comtesse de Noailles *Le Prince frivole* (Mercure de France), où il a mis en exergue à quelques poèmes sur la jeunesse le cri fameux de *L'Ombre des jours* :

Ah! Jeunesse, qu'un jour vous ne soyez plus là...

Lucien lui fait connaître Jules Lemaître et Marie Scheikévitch, tous deux proches d'Anna, chez qui, le 24 janvier 1911, le vieux critique essaie en vain d'amener Cocteau (écrit « Cocot » sur le calendrier-agenda annuel qu'Anna de Noailles utilise de 1911 à sa mort). Il préfère l'entremise de Proust, qui lui obtient un autographe le 30 janvier et le conseille pour sa première lettre! Enfin M^{me} Simone opère la conjonction, dans une voiture, le 14 février :

Dès la première fois où je vous vis, rencontre si souvent remise, vous fûtes celle qui chaque jour m'étonne [...]. Vous êtes toujours prête, toujours chantante, toujours bondissante ¹.

D'abord éberlué, le jeune homme s'accoutume au spectacle :

La beauté de cette petite personne, la grâce de son timbre de voix au service d'une extraordinaire drôlerie descriptive, l'emportèrent sur le reste et je compris, une fois pour toutes, que ses reniflements, ses renversements, ses croisements de jambes, ses haltes, ses petites mains ouvertes, projetées d'elle comme d'une fronde, ses gestes jonchant le sol de voiles, d'écharpes, de colliers, de chapelets arabes, de manchons, de mouchoirs, de parapluies Tom-pouce, de ceintures et d'épingles doubles, constituaient sa mise en scène, son mécanisme et, en quelque sorte, les accessoires de son numéro ².

L'autre de la Sibylle, il y pénètre le mardi 28 février 1911. Depuis août 1910, les Noailles habitent un immeuble neuf et ensoleillé, 40, rue Scheffer, à Passy, derrière l'hôtel de leur

1. « La comtesse de Noailles », 1913, pub. dans *Cahiers Jean Cocteau*, n° 3, p. 47.

2. *Portraits-Souvenir*, Livre de poche, pp. 194-195.

amie la princesse Edmond de Polignac. (Cocteau fréquente les soirées musicales de « Winnie » de Polignac et se fait peindre, en 1911, par son amie Romaine Brooks, qui a déjà, en 1910, esquissé la tête d'Anna.) D'un côté, les pièces de réception, le boudoir jaune (où les visiteurs patientent!); de l'autre, après une longue galerie tapissée de livres où Ginnet, le maître d'hôtel qui « empeste la cave », pousse le jeune Cocteau, trois chambres. Celle d'Anna ne sera définitivement installée qu'à l'été 1911, quand on l'aura munie du téléphone et capitonnée de liège contre les bruits de l'étage des domestiques. Cachant le liège, les cretonnes à lignes et bouquets bleus s'harmonisent avec les meubles Louis XVI. De son cinquième étage, Anna voit le mont Valérien et, face à son balcon fleuri, un jardin potager avec un abricotier. Au pied du lit, le bureau ne lui sert qu'à dicter. Un feu dans la cheminée en toute saison, elle travaille et reçoit couchée.

*

D'après l'agenda, Cocteau n'est reçu que quatre fois en 1911 (28 février, 8 mars, 26 et 29 décembre), et ses lettres s'en plaignent. Anna ne se soucie que d'Henri Franck, atteint depuis juin 1910 d'une tuberculose qui l'a empêché de se présenter à l'agrégation de philosophie. Après s'être soigné, non loin d'elle, à Vevey, l'été 1910, il a languï dans une clinique du Cannet de novembre à mars 1911. Entre mars et juin, il est à Paris, chez ses parents, et de juin à décembre 1911, au sanatorium de Durtol, près de Clermont-Ferrand. Il n'en reviendra que pour mourir, le 25 février 1912. Beaucoup de lettres échangées, mais seulement une quinzaine d'entrevues en vingt mois, c'est pour Anna un rude apprentissage de la séparation définitive. Son seul réconfort, ce sont les paroles de Bergson sur la tombe, les poèmes où elle crie sa révolte, la préface qu'elle compose pour *La Danse devant l'Arche*, publiée en juin par les éditions de la NRF : entre mars et mai, elle

reçoit souvent Gallimard, Schlumberger et M^{me} Franck. En août, elle part pour le Léman, après une visite à la tombe ¹ :

*Je vais partir, mon cœur se brise, puisque toi
Tu ne peux plus choisir l'arrêt ou le voyage...
Tu dors, mon emmuré...*

Mais plus elle semble inaccessible, plus Cocteau est fasciné par Anna de Noailles. Lui qui annonçait en 1910 un recueil intitulé *Les Symphonies du soir*, le voici qui emprunte à Anna sa poésie des matins et des commencements : au printemps 1911, il écrit « Délire matinal », « Enthousiasme d'un matin d'avril ». S'il la fuit (en avril 1911, à Cap-Martin, en été, à Maisons-Laffitte), une lettre ébauche un poème tout empli d'elle, « La Faiblesse d'Ulysse », ou lui cite des vers qu'elle a inspirés (« La Visitation ») ². Quand paraîtra *La Danse de Sophocle*, le 20 juin 1912, de nombreux autres poèmes révéleront cette influence : « L'Hymne à la Poésie », « Le Voyage immobile », « L'Orgueil », « La Pallas d'Homère », « Les Solitudes », etc. ³. Une section évoquant un séjour au Léman portera en exergue trois vers de « Déchirement » (*Les Éblouissements*, p. 309) :

*Tu te disais : « Plus tard, au temps des beaux voyages,
Respirer l'air, soufré par de secrets orages,
Dans des jardins pleins d'ombre et de magnolias! »*

Pourtant Cocteau s'y affirme par une fantaisie personnelle, comme dans les poèmes sur Paris (thème presque absent des recueils d'A. de Noailles), un bonheur d'expression, une densité allusive comme dans le bref « Septentrion » (cité ici lettre 7, note 4) ou dans « La Vraie Mort de Narcisse » ⁴.

En 1912, il est reçu chez Anna les 3 et 31 janvier, puis le 15 février, où il se lie d'amitié, à son chevet, avec l'abbé

1. VM, p. 324.

2. *La Danse de Sophocle*, Mercure de France, 1912, pp. 15, 21, 99, 9.

3. *Ibid.*, pp. 37, 42, 93, 107, 149.

4. *Ibid.*, pp. 176, 173.

Mugnier, qu'elle-même connaît depuis décembre 1910. Ils se sont déjà vus dans les salons : en janvier ¹, chez la princesse Bibesco, cousine par alliance d'Anna, l'abbé a entendu Jean réciter sa « Pallas d'Homère », que Proust dans une lettre compare aux « Héros » d'Anna de Noailles ². Tous sont frappés de son mimétisme; Marthe, Antoine et Emmanuel Bibesco l'appellent « Anna-mâle ». C'est que, comme le Jacques du *Grand Écart*, « depuis l'enfance, il ressentait le désir d'être ceux qu'il trouvait beaux ». Il imite Anna en tout : gestes de la tête, de la main, exclamations (« Mon petit! »), écriture fleurie; en 1911 encore, celle de Cocteau était esthétique, mais simple, sauf la fantaisie du M (Ϡ); au début de 1912, il adopte un graphisme frisé – comme celui qu'arbore Anna depuis ses quinze ans – avec le stylo à plume souple donné par elle. Les jambages s'enflent, les barres deviennent volutes (les t, les v), les boucles (des g, z) s'ornent d'une bouclette supplémentaire. Dans une lettre à sa mère (Alger, mars 1912), il lui conseille, si elle suit mal son « beau sillage de patineur en délire », de s'adresser à M^{me} Scheikévitch, « excellente déchiffreuse de la comtesse et de son page ³ ». Anna en sourit : « C'est la première fois que je m'envoie un pneumatique! » dit-elle à son fils.

*

Bien sûr, Cocteau n'est pas que le page de la comtesse. Depuis 1909, et surtout 1911, les Ballets russes sont sa « famille », et Diaghilev, avec son « Étonne-moi! », joue pour lui un rôle paternel. Dans celui de grande sœur ou de seconde mère ⁴ qu'il va attribuer à Anna, celle-ci a des rivales, du côté des Ballets russes : Misia Sert, malgré sa férocité (on sent poindre la jalousie d'Anna dans la lettre 39), et, à partir de

1. Abbé Mugnier, *Journal*, Mercure de France, 1985, p. 226.
2. *E*, p. 407; Proust, *Corr.*, éd. Kolb, XI, pp. 146-148.
3. *Cahiers Jean Cocteau*, n° 1, « Lettres à sa mère », p. 35 sq.
4. Selon F. Steegmuller, *op. cit.*, pp. 48-49.

1915, Valentine Gross (la lettre de juin 1916 évite de dire à Anna qu'il est près de Valentine). D'autre part, depuis 1910, il lorgne vers Barrès : il tâche en vain d'obtenir son avis sur *La Danse de Sophocle*, mais évitera de le rencontrer (comme il l'explique à J.-É. Blanche), jusqu'aux visites militaires de septembre 1914, qui ne dissiperont pas ses préventions. Surtout, il découvre Gide (qu'il a peut-être rencontré rue Scheffer), emporte ses œuvres en Algérie et lui écrit à son retour, le 20 avril 1912. Il prépare ainsi la voie à son troisième recueil, qui ne sera pas ignoré de la NRF comme les deux premiers, mais commenté avec réticence, en septembre ¹. Pourtant, dès juin, Cocteau affirmait à Gide son indépendance à l'égard du « danger hellène » (Anna de Noailles?) :

J'ajoute que mon sang ne reflète pas « une rose crétoise » comme le sang d'une amie à nous, mais bien « un géranium de Seine-et-Oise », ce qui respecte la rime opulente, mais retire de la température ².

Dans la même lettre, il se prétend libre des « dangers slaves », tout en défendant bravement Nijinsky attaqué pour son *Faune*. Mais, en ce printemps 1912, sa première création pour les Ballets russes n'a pas été concluante. Après la fièvre des répétitions au Châtelet, d'où il sortait tout couvert de fard bleu, la première du *Dieu bleu* n'a pas eu le succès espéré. L'Inde luxueuse, orange et bleue, et les costumes en plumes de paon de Bakst, la chorégraphie de Fokine, Nijinsky, Karsavina et la danse des derviches ont ébloui, mais l'argument de Cocteau et Madrazo a paru factice, et la musique de Hahn, banale. Ce sont encore ces Ballets russes exotiques, chatoyants, « chry-

1. Dans le titre et l'épigraphe (le jeune Sophocle choisi par Athènes pour danser après Salamine) empruntée par Cocteau à Athénée, lu chez Jules Lemaître, Ghéon dénonce la prétention qu'affiche ce jeune homme doué d'être un jour le Sophocle de Paris.

2. J. Cocteau, *Lettres à A. Gide*, éd. Kihm, La Table ronde, 1970, pp. 30-32.

salide chamarrée » (dira *Le Potomak*) d'où surgiront en 1913 l'art sauvage du *Sacre* et en 1917 l'insolence de *Parade*.

En attendant, Cocteau est adopté par Anna de Noailles, au printemps 1912 : comme Henri Gans, comme Emmanuel Berl, il a partagé sa peine à la mort d'Henri Franck. Le ton des lettres devient plus intime. Pour éviter le banal « Chère Madame », il débutait par trois croix en x : à partir d'avril 1913, il renonce à toute formule de début et fin, avant d'en arriver, en 1916, à « Chère Minerve », en 1922, à « Chère Anna ». C'est en avril 1913 aussi qu'il signe « Jean », plus tard avec un cœur (en 1916, 1918, 1925), avec la fameuse étoile en 1927. Quant aux visites, l'agenda est révélateur : Cocteau est reçu vingt-six fois en 1912 – dont cinq la dernière semaine de mai, sans doute pour corriger les épreuves de son recueil –, vingt et une en 1913. Dès janvier 1914, Anna, quand elle l'inscrit elle-même, note « Jean » (et non plus « Cocteau »), presque toujours pour un « dîner-guéridon », parfois pour théâtre ou cinéma, dont ils raffolent tous deux. Même affranchi de son influence par Gide, Stravinsky puis Picasso, Cocteau reste un visiteur habituel (quand il n'est pas au front) : treize fois en 1914, dix-neuf en 1915. Son assiduité se stabilise autour de dix visites par an entre 1916 et 1923, puis entre deux et six de 1924 à 1931, époque où il quitte beaucoup Paris et elle, presque plus¹ :

Elle dormait mal, se bourrait de soporifiques, souffrait et parlait peu de ses souffrances. On la croyait une fausse malade. [...] Les poètes, malades imaginaires. Et ils meurent. Quelle surprise! Quelle inconvenance²!

La dernière visite de Cocteau inscrite est du 17 avril 1932, un an avant la mort d'Anna, qui, dès lors, est très mal et ne reçoit plus guère que médecins et proches.

1. Cf. lettre 76 : « Une de mes grandes tristesses est de ne jamais nous voir. »

2. *PS*, p. 204.

*

Ce qui est merveilleux chez Jean Cocteau, c'est son désir jamais las de créer avec ceux qu'il aime : un journal avec les uns, une maison d'édition avec les autres, un spectacle ou un livre avec les troisièmes, même si, parfois, il les tyrannise gentiment ou surestime leurs capacités. Il en va de même dans la vie quotidienne. À Arnaga, il improvise avec Edmond Rostand des poèmes bucoliques; chez Blanche, une pièce de théâtre en collaboration (et il se met à dessiner et peindre à ses côtés); chez Anna, pour amuser Anne-Jules, des couplets d'actualité ¹¹ L'émulation lui est nécessaire. Il envie le génie fécond de M^{me} de Noailles, disent ses lettres. D'où, peut-être, le réflexe enfantin d'adopter son écriture, son stylo, comme l'encre violette chère à de Max? Il éprouve le besoin de lire ensemble, à haute voix, de revoir les épreuves. Il part avec des bribes dans l'oreille, des images qu'il enjolive, des réminiscences inconscientes, des emprunts involontaires.

On en trouve un exemple amusant dans son bel essai de 1913 adressé à Anna :

Ce que je désire, c'est qu'un jeune homme, pour qui la poésie est telle que le simple titre de *Roman de la Rose* suffit à remplir ses yeux de larmes, raconte comment il fut grisé par votre haleine de verger, à la manière des marins d'un récent voyage, qui moururent d'ivresse à cause d'une cargaison de fraises que transportait leur bateau.

Où a-t-il trouvé cette comparaison? Dans « Henri Heine » (*RDM*, 15 avril 1913) où Anna de Noailles en 1908 évoquait ainsi l'idéal dont le poète allemand était ivre :

— J'ai vu, un soir d'automne, au bord d'un chaud rivage,
Un grand voilier, chargé de grappes de cassis,
Ne plus pouvoir voguer, tant le faible équipage,

1. Voir en Annexe II cette improvisation satirique d'avril 1914.

Jean Cocteau, Anna de Noailles

CORRESPONDANCE

Jean Cocteau (1889-1963) demeura, par-delà les modes, fidèle au souvenir d'Anna de Noailles (1876-1933). Il savait par cœur *Les Éblouissements* (1907) quatre ans avant d'en connaître l'auteur. Quand elle mourut, il parla d'elle comme d'« une sœur ». En 1963, il lui consacra son dernier livre.

Pour la femme-poète fascinante du *Cœur innombrable* et du *Visage émerveillé*, « Pallas » moqueuse et « Sibylle » inspirée, la dévotion du Prince frivole s'était muée en une solide amitié, dont témoigne cette correspondance en majeure partie inédite : de 1911 à 1931, trente-six lettres d'elle et quarante-six de lui. Toute une époque y revit, et particulièrement le Cocteau débutant qu'éclaire aussi le témoignage de Jacques-Émile Blanche, révélé en annexe. On comprend comment, au jeune homme fragile de 1911, Anna de Noailles avait insufflé sa foi en la puissance surnaturelle de la poésie.

Mme Claude Mignot-Ogliastri, qui a présenté et annoté ces lettres, a consacré à Anna de Noailles une biographie documentée (1986) et édité ses correspondances avec Loti, Jammes et Gide.



9 782070 716081



89 - III A 71608 ISBN 2-07-071608-2 85 FF tc